

» freins et de licols. Ceux-ci se sont rués sur les juments en
 » hennissant d'une manière épouvantable, et après une lutte
 » terrible, à coups de dents et à coups de pieds, les malheu-
 » reuses juments ont été terrassées et saillies aux applaudis-
 » sements de madame Lucrèce et du saint-père, qui contem-
 » plaient ce spectacle de la fenêtre d'une chambre à coucher,
 » placée au-dessus de la porte du palais. Après quoi le pape
 » et sa fille se sont retirés dans l'intérieur de l'appartement,
 » et sont restés enfermés une heure!..... » Burchard n'a-
 » joute aucune réflexion à la suite de ce récit, et nous suivrons
 son exemple.

Bientôt arrivèrent à Rome des ambassadeurs musulmans
 chargés par le sultan Bajazet de faire au saint-père des ou-
 vertures relativement à un projet d'empoisonnement sur le
 prince Zizim. La lettre de l'empereur ottoman était ainsi
 conçue :

« Le sultan Bajazet, par la grâce de Dieu, très-grand roi et
 » kalife des deux continents d'Asie et d'Europe, à l'excellent
 » seigneur Alexandre, père de tous les chrétiens par la Pro-
 » vidence, et très-digne pontife de l'Église romaine, révé-
 » rence, bienveillance et sincérité.

» Jusqu'à ce jour, seigneur, j'ai très-exactement payé
 » à votre Sainteté quarante mille ducats chaque année
 » pour la pension de mon frère Zizim; mais comme il m'a
 » été dit qu'Innocent VIII, votre prédécesseur, en même
 » temps qu'il recevait de moi des sommes considérables pour
 » garder ce prince ambitieux, écoutait encore les proposi-
 » tions du sultan d'Égypte, et acceptait son argent pour
 » rendre Zizim à la liberté, je dois craindre qu'un jour

» votre successeur ne fournisse des troupes à mon frère pour
 » me disputer le trône.

» Vos envoyés ont parfaitement compris le sujet de mes ap-
 » préhensions, et m'ont conseillé de m'adresser directement
 » à vous pour rendre à mon esprit la tranquillité dont il a
 » si grand besoin, et pour faire disparaître la cause de mes
 » alarmes. Ils m'ont fait espérer même que vous écouteriez
 » mes propositions d'une oreille favorable.

» Or donc, je m'engage à donner trois cent mille ducats,
 » plusieurs villes et la tunique de Jésus-Christ, si votre Sain-
 » teté veut ôter le sultan Zizim de ce monde, de la manière
 » qu'elle jugera le plus convenable. Elle rendrait ainsi un
 » service signalé à son prisonnier lui-même, car, selon le
 » prophète, il doit préférer la mort à la servitude; et vous,
 » très-illustre seigneur, ne commettriez pas de crime selon
 » votre religion, puisqu'il est ordonné aux chrétiens d'exter-
 » miner les hérétiques et les infidèles. »

Il ne nous reste aucun document authentique sur la réponse
 que fit le pontife; seulement, Comines prétend qu'il accepta
 les offres du kalife; et ce qui semblerait confirmer cette opi-
 nion, c'est qu'on eut connaissance un peu plus tard d'un
 traité secret conclu entre les cours de Rome et de Constan-
 tinople, par lequel Bajazet s'engageait à fournir au saint-siège
 six mille cavaliers de vieilles troupes et autant de fantassins
 pour combattre les Français, qui se préparaient à envahir le
 royaume de Naples.

Charles VIII, en effet, ne tarda pas à faire son entrée en Ita-
 lie, à la tête d'une armée de trente mille hommes, soutenue
 par une artillerie de cent quarante pièces de campagne; et

ses progrès furent si rapides, qu'il avait déjà conquis la Lombardie avant qu'Alexandre eût pu songer aux moyens de lui résister. Dans cette extrémité, le saint-père voulut employer la voie des négociations; et il adressa des ambassadeurs au roi de France pour lui enjoindre de suspendre sa marche. Charles VIII passa outre, sans s'inquiéter de la défense du pape, et continua sa route vers Rome, où l'avaient déjà précédé des députés chargés de demander à sa Sainteté l'investiture du royaume de Naples pour leur maître.

Non-seulement Alexandre avait répondu que jamais il n'accéderait à leur proposition, et qu'il s'opposerait de toutes ses forces au passage des Français dans ses états, mais encore, lorsque le chef de l'ambassade voulut lui représenter que Charles étant allié de l'empereur Maximilien, il dépendait de sa volonté de lui enlever la tiare, soit par la force des armes, soit en le faisant juger par un concile, comme pape simoniaque, adultère, incestueux, voleur et meurtrier, Alexandre ne voulut faire aucune concession, et s'emporta même en termes injurieux contre Charles VIII, en présence du ministre du roi de Naples, de Lopez, son dataire, et du prince d'Anhalt, délégué de l'empire. Il eut l'audace d'accuser le roi de France d'avoir formé le projet ambitieux de placer sur son front la couronne impériale, et de vouloir renverser Maximilien du trône.

« Pour moi, ajouta-t-il, lors même que ce Charles me » mettrait une épée nue sur la gorge, je m'opposerais encore » à son exécration. Et vous, prince d'Anhalt, dit-il » en s'adressant à l'ambassadeur d'Allemagne, il est de votre » devoir de faire connaître à votre maître les desseins de la

» France, afin qu'en sa qualité de protecteur de l'Église, il » se joigne aux autres princes chrétiens pour défendre notre » siège et pour conserver les droits de l'empire et la liberté » de toute l'Italie. »

Comme on s'y était attendu, son énergie faiblit devant le danger; et lorsque le roi de France se présenta sur les confins de l'état ecclésiastique, le pape n'osa lui en disputer l'entrée; enfin quand il fut sous les murs de Rome, sa Sainteté lui envoya son maître des cérémonies, son secrétaire apostolique, et le doyen de la rote, pour recevoir ses ordres. Charles VIII se fit immédiatement ouvrir les portes de la ville sainte, et il entra dans la cité, armé de toutes pièces, la lance sur la cuisse, enseignes déployées, trompettes sonnantes, escorté de ses troupes qui marchaient en colonnes serrées, suivies de sa formidable artillerie.

Ses fourriers marquèrent à la craie les logements des compagnies; ses prévôts placèrent des sentinelles dans tous les quartiers, ordonnèrent des rondes et des patrouilles, firent planter des potences, des estrapades, et publièrent les édits et les ordonnances du prince à son de trompe, comme s'il eût été dans Paris. Quoique maître absolu dans Rome, le roi n'avait pu voir encore Alexandre VI, qui se tenait enfermé avec sa famille dans le château Saint-Ange. Un grand nombre de prélats, parmi lesquels se trouvaient Ascagne Sforce, vice-chancelier de l'Église, les cardinaux Julien de la Rovere, Gurch, Saint-Severin, Savelli et Colonna, proposaient au roi de mettre le pape en jugement et de le déposer, s'il refusait de se soumettre. Deux fois même l'artillerie avait été tournée contre le château Saint-Ange pour l'effrayer

et pour vaincre son obstination ; mais, dit Comines, le prince refusa d'en venir à ces extrémités. Enfin le pape se rendit aux observations de son fils César Borgia, qui lui représenta comme imminente la ruine de leur famille, et il consentit à donner audience à Charles VIII. La première entrevue se passa assez singulièrement : Alexandre, pour éviter d'embrasser le roi, ainsi que le voulait le cérémonial, feignit un évanouissement et se jeta dans un fauteuil ; de son côté, Charles alla se placer sur un siège près de la fenêtre, pendant qu'on faisait respirer des sels au saint-père ; ensuite la conférence commença, et ils arrêtèrent les conventions suivantes : Alexandre s'engageait à vivre en paix avec ses cardinaux, à leur payer les droits de leurs chapeaux, à remettre au roi les villes de Viterbe, de Civita-Vecchia, de Terracine et de Spolette ; à ne conférer aucune légation sans son autorisation, à donner le chapeau de cardinal à deux capitaines de guerre de Charles VIII, et à lui livrer le sultan Zizim ; sa Sainteté lui accorda en outre l'investiture du royaume de Naples, et lui donna même son fils le cardinal Borgia en otage, comme garantie de l'exécution de ses promesses. Charles prêta alors le serment d'obédience au pape et paya la rançon de Zizim ; cela fait, il quitta Rome avec toutes ses troupes et se dirigea sur Naples. Il était depuis huit jours à peine hors du territoire de l'Église que l'infortuné Zizim rendait le dernier soupir : le pape avait religieusement rempli ses promesses ; il s'était engagé à livrer son prisonnier à Charles VIII, c'est ce qu'il avait fait ; seulement il le lui avait remis déjà empoisonné. De cette manière il gagnait la rançon qui était déjà payée par la France,

et trois cent mille ducats qui lui avaient été offerts par le sultan de Constantinople.

Dès le lendemain, César Borgia, au mépris du serment qu'il avait fait de rester avec Charles VIII, s'échappa du camp français à la faveur d'un déguisement, et retourna à Rome, où le pape le reçut avec les démonstrations de l'amour le plus outré. Il est bien de savoir que César était l'objet de la prédilection d'Alexandre, et réellement il méritait cette préférence par la conformité de son caractère avec celui du saint-père. Comme lui sans honte et sans pudeur, il se livrait à tous les dérèglements de ses passions ; comme lui opiniâtre dans ses projets, implacable dans ses vengeances, il érigeait le crime en système politique et ne reculait devant aucune atrocité ; comme lui ambitieux et égoïste, il rapportait tout à sa personne, sacrifiait tout à ses intérêts ; la morale et la religion n'étaient dans ses mains que des instruments qu'il faisait servir à la réussite de ses projets, et qu'il brisait dès qu'ils lui devenaient inutiles. Ces deux hommes, si bien faits pour s'entendre, ne s'étaient cependant pas compris sur un point ; Alexandre voulait léguer la papauté à son fils, et César convoitait une couronne impériale et l'Italie entière pour royaume. César était prince de l'Église, et il eût donné tous ses honneurs ecclésiastiques pour l'un des titres séculiers dont son frère aîné, le duc de Candie, se trouvait si abondamment pourvu ; aussi le cardinal avait-il conçu contre son frère une haine secrète dont les résultats ne se firent point attendre.

Cette fuite de César Borgia et l'empoisonnement de Zizim courroucèrent grandement Charles VIII, et il jura de tirer

vengeance de la famille pontificale; comme ses intérêts ne lui permettaient pas de retourner immédiatement à Rome, il remit la punition du pape à un temps plus éloigné, et poursuivit rapidement sa marche sur Naples. A son approche, le lâche Alphonse s'enfuit en Sicile, abdiquant la royauté en faveur de Ferdinand, son fils, auquel il laissait le soin de défendre sa capitale. Malgré les efforts du jeune prince, Naples fut emportée d'assaut, et le reste du royaume fut conquis avec une si merveilleuse facilité, qu'Alexandre disait que les Français avaient fait la guerre avec des éperons de bois, et n'avaient marqué leurs logements qu'à la craie, voulant exprimer par ces paroles qu'ils ne resteraient pas longtemps maîtres de Naples. Du reste, il pouvait d'autant mieux faire des prophéties à cet égard, qu'il s'était assuré les moyens de les faire réussir, en formant une ligue formidable de tous les princes chrétiens contre le roi de France. La république de Venise, le duc de Milan, étaient entrés dans cette confédération; Ferdinand le Catholique, Henri VII, roi d'Angleterre, l'archiduc Philippe et son fils Maximilien I^{er}, s'étaient également ralliés au saint-père.

Charles comprit aussitôt le danger dont il était menacé; et pour conjurer l'orage, il voulut effrayer ses ennemis par un coup hardi : laissant donc une partie de ses troupes dans son nouveau royaume, sous le commandement du duc de Montpensier, qu'il avait créé vice-roi de Naples, il marcha sur Rome avec neuf mille soldats d'élite pour châtier le pape. Celui-ci s'était bien gardé de l'attendre, et avait fui jusqu'à Orviéto avec sa famille : le roi ne resta que trois jours dans la ville sainte et se porta rapidement en Toscane, et de là

dans le duché de Parme, où quarante mille confédérés s'étaient rassemblés pour lui disputer le passage.

Alexandre, de son côté, était rentré dans Rome dès qu'il avait eu connaissance du départ de Charles; et comme il se croyait assez puissant, grâce à ses alliés, pour lui dicter des lois, il envoya des ambassadeurs chargés de lui signifier que les conventions précédemment acceptées par eux étaient cassées et annulées comme ayant été imposées par la force; qu'en outre il lui ordonnait de sortir immédiatement de l'Italie avec toutes ses troupes, et de rappeler les garnisons qu'il avait laissées dans les places de la Pouille et de la Calabre, sous peine d'être assigné à comparaître devant la justice pontificale pour s'entendre excommunier, interdire et déposer. Les commissaires du pontife atteignirent Charles VIII à Turin le jour même de la victoire de Fornoue, où dix mille Français avaient culbuté une armée de quarante mille hommes. Le prince était encore tout couvert de sang et de poussière, quand les légats vinrent le sommer de venir à Rome pour rendre compte de sa conduite au souverain pontife. C'était ajouter le sarcasme à une odieuse perfidie : « Je » me rendrai à l'invitation du saint-père, répondit Charles VIII » aux députés, et j'espère qu'il voudra bien m'attendre, afin » que j'aie l'honneur de lui baiser les pieds, ce dont j'ai été » privé à mon dernier passage à Rome. »

Cette repartie du monarque fit comprendre aux ambassadeurs qu'il ne leur restait qu'à partir au plus vite, s'ils ne voulaient courir le risque d'être traités en ennemis. Malgré sa victoire, Charles fut obligé de rentrer en France, et le royaume de Naples repassa sous la domination de Ferdi-

nand II en moins de temps qu'il n'en avait fallu aux Français pour le conquérir.

Alexandre, débarrassé de son redoutable ennemi, tourna toutes ses pensées vers l'accomplissement de ses projets d'élévation pour sa famille, et il employa tour à tour la trahison, la simonie, le vol et les assassinats, qui forment d'ordinaire le cortège des papes et des rois. D'abord, sous prétexte que les barons romains avaient trahi leurs serments de fidélité en se soumettant aux Français, le pape les déclara déchus de toute autorité, et il chargea le duc de Candie, qui avait été nommé général de l'Église, de les attaquer l'un après l'autre dans leurs forteresses et de s'emparer de leurs domaines; la plupart voyant l'inutilité de la résistance, se livrèrent d'eux-mêmes et furent lâchement poignardés; les Orsini seuls refusèrent d'obéir, et disputèrent pied à pied la Romagne.

Sa Sainteté s'occupait en même temps de réparer le mauvais état de ses finances, et elle procéda avec son second fils, le cardinal César, d'une façon qui fit voir combien était grand le génie des Borgia, puisqu'ils venaient de surpasser tous les prédécesseurs d'Alexandre, en inventant un nouveau moyen de remplir les trésors du Vatican. Ils publièrent une loi qui rendait le saint-siège héritier de droit des membres du sacré collège; puis ils vendirent le cardinalat aux plus riches Romains, et ils les empoisonnèrent pour en hériter. Alexandre fit en outre un commerce en grand de crucifix, de reliques et d'indulgences qui lui rapportèrent des sommes considérables; et il fit vendre également par le dataire Jean-Baptiste Ferrera, cardinal de Modène, les dignités, les charges

et les bénéfices ecclésiastiques, sans s'inquiéter qu'ils fussent vacants ou occupés par des titulaires; seulement, dans ce dernier cas, le poison ou le poignard faisait justice du prélat qui refusait de donner sa place à celui qui l'avait achetée. A son tour, Jean-Baptiste Ferrera, le ministre d'iniquités, l'instrument du despotisme pontifical, reçut le châtiment de ses crimes et fut empoisonné par César Borgia, qui convoitait les immenses richesses qu'il avait amassées dans l'exercice de sa charge.

Pendant que sa Sainteté et son fils faisaient et défaisaient des cardinaux, suivant le besoin de leur politique ou de leurs intérêts, le duc de Candie continuait à guerroyer contre les Orsini dans la Romagne, rasant les châteaux, détruisant les forteresses, pillant les villes et forçant les peuples à se soumettre au saint-siège. Néanmoins ses atrocités finirent par exaspérer les peuples; de toutes parts les citoyens s'armèrent, et il se vit obligé de battre en retraite.

Alexandre appela alors à son secours Gonzalve de Cordoue, qui se trouvait en Italie avec une armée formidable pour faire la conquête du royaume de Naples; mais au lieu de combattre les Orsini, le général espagnol traita avec eux, et contraignit le saint-père à ratifier ses engagements. Pour se venger de ce qu'il appelait une trahison, le pape voulut se défaire de Gonzalve de Cordoue, et il le chargea de chasser les Français d'Ostie, dans l'espoir qu'il y trouverait la mort. En effet, l'ennemi était si fortement retranché dans cette position qu'il semblait impossible qu'on pût le débusquer; cependant en moins d'un mois, après des efforts incroyables et des prodiges de valeur, les Espagnols se rendirent maîtres d'Ostie,